

CHARLES DE FOUCAULD LINGUISTE OU LE SAVANT MALGRÉ LUI

par
Antoine Chatelard

Dans cette étude il ne sera pas question de l'œuvre scientifique réalisée par le vicomte Charles de Foucauld lors de son exploration marocaine (juin 1883-mai 1884), relatée dans son livre *Reconnaissance du Maroc*, Paris 1888, œuvre de savant méticuleux, conscient de son apport personnel de connaissance d'un pays inconnu, et non pas savant malgré lui, comme on l'a dit. La réédition de cet ouvrage¹ permet à tous ceux qui le veulent de découvrir la qualité scientifique du texte et la précision des croquis. La publication des *Esquisses sahariennes*² faites en Algérie et Tunisie en 1885 complète admirablement l'idée qu'on peut se faire de ce jeune savant couronné par la Société de géographie, soucieux de comparer pour mieux cerner la réalité.

En quittant le monde pour entrer à la Trappe le 16 janvier 1890, Charles de Foucauld renonçait à poursuivre une œuvre scientifique quelconque. Se perdant dans l'anonymat monastique, il renonçait à la gloire que cette œuvre lui procurait. Il pensait voir mourir en lui la curiosité de l'explorateur et cet "orgueil d'auteur", qui, selon le professeur Emile-Félix Gautier, « *est notoirement un des plus venimeux*³ ».

Or, ce que nous allons présenter ici est bien **une œuvre d'auteur**, une œuvre monumentale. « *C'est un gros travail, écrivait encore E.-F. Gautier, il suppose chez son auteur... le feu sacré laïque, intellectuel, la rage de comprendre*⁴. » Charles de Foucauld se serait-il à la fin de sa vie, inconsciemment ou non, laissé prendre par l'esprit scientifique ? C'est la question que beaucoup ont pu se poser, comme d'autres se sont demandé, dans le même temps, s'il n'était pas redevenu officier. Questions oiseuses. On a l'esprit scientifique ou on ne l'a pas et il se manifeste quoi qu'on fasse. De même, son tempérament d'homme d'action lui a fait faire ce qu'aucun officier n'aurait fait.

1. "Les introuvables", éditions d'Aujourd'hui, Plan de la Tour (Var), 1985.

2. Charles de Foucauld, *Esquisses sahariennes*, Jean Maisonneuve éditeur, Paris, 1985.

3. *L'Algérie et la métropole*, Paris 1920, p. 137.

4. *Ibidem*.

La seule vraie question est celle-ci : comment cet homme, qui se disait ignorant, sans mémoire ni oreille, et qui n'avait aucune formation de philologue ni de grammairien, a-t-il pu réaliser une telle prouesse scientifique dans des conditions matérielles et climatiques qui font de ce travail un véritable exploit ascétique ? Comment, sans tomber dans l'orgueil d'auteur, a-t-il pu mener à bien une telle œuvre que seule la mort est venue interrompre ?

Cette étude voudrait répondre à ces questions en présentant une chronologie détaillée de l'œuvre entière. Elle fournira à ceux qui écrivent des articles spécialisés les éléments de base sans lesquels les interprétations risquent d'être fantaisistes et peu crédibles. A tous ceux qui s'intéressent à la vie de Charles de Foucauld, elle fera découvrir l'importance de son œuvre scientifique. Combien parmi ceux que cette vie a enthousiasmés ignorent encore la place de ce travail qui a occupé les journées, au rythme de 10 h 45 mn, pendant près de onze années ?

En s'attachant uniquement au *Lexique touareg-français en quatre volumes*, Maria-Laetitia Cravetto⁵ a essayé à partir des brouillons d'en retrouver les sous-bassements et de décrire le long parcours qui aboutit à un tel résultat. Mais le *Lexique...* ne représente qu'une partie de l'œuvre totale et il est indispensable de mettre dès maintenant devant les yeux du lecteur l'ensemble de l'œuvre qui fut étudiée après la mort de l'auteur, à l'exception du premier livre publié de son vivant, sous le pseudonyme de Motylinski.

Grammaire et dictionnaire français-touareg, Alger, Fontana, 1908, 329 p.
Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres, Alger, Carbonel, t. I, 1918, 652 p. ; t. II, 1920, 791 p.

Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue, Alger, Carbonel, 1920, 362 p.

Textes touaregs en prose, Alger, Carbonel, 1922, 230 p.

Poésies touarègues, Paris, Leroux, t. I, 1925, 658 p. ; t. II, 1930, 461 p.

Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres, Paris, Larose, 1940, 362 p.

Dictionnaire touareg-français, Paris, Imprimerie nationale, 1951, 4 vol., 2 028 p.

Textes touaregs en prose, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 359 p.

Mais il ne suffit pas de considérer avec attention cette liste impressionnante pour se faire une idée juste du travail accompli. Il faudrait encore pouvoir parcourir la masse des manuscrits : carnets, fiches, brouillons, copies, qui ont servi à préparer chacun des livres de cette œuvre monumentale.

En entrant dans le dédale de ces manuscrits, sans craindre de se perdre dans les détails qui font l'intérêt d'une recherche, on présentera les diffé-

5. "Histoire du dictionnaire français-touareg de Charles de Foucauld", par M.-L. Cravetto dans *Revue des Etudes Islamiques*, XLVII/2, 1979, librairie orientaliste Paul Geuthner SA, 12, rue Vavin, Paris. Contrairement à ce qu'annonce le titre, il s'agit bien du *Dictionnaire touareg-français*.

rentes étapes de ce parcours en essayant de faire apparaître les évolutions et les motivations successives de l'auteur qui, dans ce cas, devient effectivement un savant malgré lui.

Comme en réponse au vœu de M.-L. Cravetto, qui souhaitait une synthèse schématique et presque visuelle de ce parcours linguistique, on trouvera à la fin de cet article un tableau schématique de cette histoire s'étalant sur treize années (1904-1916), en trois périodes de quatre années chacune, précédées d'une année d'introduction, soit : la 1^{re} année, 1904, année d'introduction ou année des traductions, puis trois fois quatre années couvrant : les préparations, les compositions, les rédactions.

I. LES DÉBUTS D'UN TRADUCTEUR (1904)

Le 1^{er} février 1904, Charles de Foucauld venant de Beni-Abbès, où il a passé plus de deux ans, arrive à Adrar (Timmi) où Laperrine a établi son poste de commandement des "Territoires du Sud". Ce dernier a le grand projet de faire la jonction avec Tombouctou et de revenir par le Hoggar. Il a proposé à Charles de Foucauld de l'accompagner et il rêve de le larguer seul en pays touareg. Depuis que Charles de Foucauld a accepté cette possibilité et envisagé de s'établir un jour chez les Touaregs, il sait que la première chose à faire est d'apprendre leur langue. Ils décident ensemble que « *le lieu le meilleur pour y étudier le touareg est Aqabli où les habitants le parlent et où il y a sans cesse des caravanes de Touaregs. Je vais y aller et y étudier le touareg de toutes mes forces jusqu'à ce que, dans quelques semaines, le commandant Laperrine vienne m'y prendre pour le suivre dans sa tournée* », note-t-il dans son carnet au 1^{er} février.

Stage à Aqabli

Dans ce village, situé à une centaine de kilomètres au sud-ouest d'Insalah, il occupe l'ancienne maison confisquée du chef des Taytoq, Sidi ag Keraji. Ce qu'il écrit à sa cousine le 5 mars en dit long sur les conditions de confort qu'il a trouvées là pour commencer ce travail : « *des conditions analogues comme bien-être à celles où j'étais au Maroc... Ici comme installation c'est la même chose.* » Il se met au travail avec un homme des Settaf⁶, Mohammed Abdalkader, « *qui a longtemps voyagé chez les Touaregs et résidé à Tombouctou* ». C'est son premier professeur. « *La population de cette région, écrit-il à sa cousine le 5 avril, comme celle du Maroc, parle moins l'arabe que le berbère, vieille langue du nord de l'Afrique et de la Palestine, celle que parlaient les Carthaginois, celle de sainte Monique dont le nom, berbère et non*

6. Tribu arabe habitant l'Ahnnet (sud d'Insalah).

grec, signifie "reine", langue qu'aimait saint Augustin parce que c'était celle de sa mère, dit-il dans ses Confessions. Je l'avais apprise autrefois et oubliée ; je m'y remets un peu, pour pouvoir causer avec tout le monde. » Il avait en effet appris quelques éléments de berbère en préparant son exploration marocaine⁷.

Pour commencer cette étude, il possède une grammaire tamacheq du général Hanoteau, faite à Alger avec les prisonniers et éditée en 1859. Son camarade de promotion et ami, le commandant Lacroix, qui est au gouvernement général, lui avait fait cadeau de ce livre à son passage à Alger en 1901, « *geste prophétique* », lui écrit-il, car à l'époque ce cadeau ne semblait guère utile. Il n'a pas à sa disposition les livres de Masqueray, ni les dictionnaires de Cid Kaoui édités en 1894, deux gros volumes in-4°, lourds et encombrants, qu'il recevra plus tard. L'utilisation de cette grammaire et l'origine de son premier informateur expliquent que ses premières notes et traductions soient plus proches de la tamacheq que de la tamahaq de l'Ahaggar. Avec cet informateur il traduit déjà quelques passages d'Évangile, dont il avait commencé à préparer le texte français, fin juin 1903. Il notera que c'est traduit librement dans le dialecte des Ifoghas⁸.

Des traductions en voyageant

Après trois semaines de travail intensif dans ce village commence un long voyage qui va durer huit mois. Des journées de marche dans le désert, 20 à 40 kilomètres en moyenne par jour, quelquefois 60 à 65. Charles de Foucauld est chargé de l'infirmerie pour les militaires et pour les gens du pays ; il travaille aussi à faire des croquis et à établir des itinéraires à l'aide des descriptions faites par les guides qui connaissent les pistes, "les itinéraires par renseignements". Il trouve encore du temps pour étudier la langue. Le 29 mars, près d'In Ziza, il écrit au père Guérin, préfet apostolique du Sahara : « *J'étudie jour et nuit le tamacheq* » (sic).

C'est ainsi que tout a commencé et on n'en sait pas davantage sur sa méthode pour débutants. Le résultat doit être assez bon car, au bout de trois mois de marche, profitant d'un arrêt dans des pâturages, il commence la traduction suivie des Évangiles en touareg avec Ahmadou ben Dahman des Ahl Azzi d'Insalah qui probablement fait partie de l'expédition. Il a en main un texte latin de la Vulgate. Il le traduit oralement en arabe parlé et Ahmadou lui donne une traduction touarègue. En moins de deux mois, grâce à d'autres séjours dans la zone de pâturages, le travail est terminé quand il arrive à Tazrouk, le 4 août. En juin, il avait traduit saint Luc, en juillet les trois autres. Cela paraît invraisemblable dans des conditions de travail qu'on a peine à imaginer, à des bivouacs quo-

7. Cf. Antoine Chatelard, "Un carnet du vicomte Charles de Foucauld", *Bulletin des Amitiés de Charles de Foucauld*, n° 94, avril 1989, p. 15 sq.

8. On transcrit "gh" ce que Charles de Foucauld écrit ɣ.

tidiens, en marche ou dans des campements provisoires, au plus chaud de l'été dans les oueds de la Téfédést, au nord du Hoggar.

Ces débuts ne laissent pas prévoir la suite et personne, même Laperrine qui avait pourtant son projet sur Foucauld, n'aurait pu imaginer qu'œuvre scientifique naîtrait de ce premier travail. La méthode des traductions n'est certainement pas la meilleure pour étudier une langue et le résultat est peu prometteur. Le frère Charles se rendra compte plus tard que sa traduction ne vaut rien mais pour l'instant il est plutôt satisfait de l'œuvre accomplie. Lui, qui ne cédera jamais à "l'orgueil d'auteur"⁹, ne cache pas maintenant sa « consolation d'être le premier à faire ce travail ». Au moment où il écrit sa satisfaction, il est de nouveau en marche, corrigeant et recopiant ce travail pour pouvoir en laisser un exemplaire au père Guérin sur le chemin du retour. C'est du moins ce qu'il écrit et ce qu'il voudrait faire ; en réalité il ne pourra en recopier que sept pages. Comment faire des copies en déplacement continu ?

« *De géographie, d'exploration, je n'en fais pas l'ombre* », avait-il écrit à Henry de Castries le 17 juin pour qu'il n'y ait pas d'équivoque. Mais il ne lui dit pas qu'il a fait des croquis et bien d'autres choses. Il ne fait pas davantage d'évangélisation, selon ce qu'il dit dans la même lettre, pourtant toute son activité consiste à traduire ce qu'il a envie de dire aux autres, de faire comprendre ce qu'il a dans le cœur. Les textes choisis pour être traduits manifestent cette volonté de porter une bonne nouvelle. De même son tempérament actif et créateur fait qu'il ne peut rien apprendre pour lui-même sans faire quelque chose d'utile pour les autres, comme nous allons le voir. Le même dynamisme l'a conduit jadis à composer des règles longues et minutieuses pour des congrégations à venir, des méditations pour un public inexistant. Ainsi encore, avant même de commencer cette traduction, il a terminé un long rapport, à l'usage des Pères Blancs et de ses futurs compagnons, sur la manière de voyager au Sahara (trente-quatre pages imprimées¹⁰), rapport qui ne servira à personne et qui ne peut même pas nous renseigner sur son propre comportement car, étant seul, il ne fait pas ce qu'il prescrit pour d'autres.

Sur le chemin du retour, fin septembre, en passant à Aoulef, il emmène un jeune de 14 ans, Sidi, de la tribu des Ifoghas. Ce garçon lui permettra, au milieu des gens parlant exclusivement l'arabe, de parler la langue touarègue qu'il continue à étudier « à force », comme il l'écrit au père Guérin, le 14 octobre, n'ayant pas encore pu faire la copie promise de sa traduction. D'Alouef il revient sur Ghardaïa. Là, il a juste le temps de commencer une copie de sa traduction pendant son long séjour d'un mois et demi chez les Pères Blancs où il termine l'année dans un temps de recueillement.

9. Cf. n° 3, p. 1.

10. On le trouve dans : Lesourd Paul, *La vraie figure du père de Foucauld*, Ernest Flammarion, 1933, pp. 249-282.

En avril 1905, à Beni-Abbès, où il est revenu sans savoir s'il retournera un jour au Hoggar, il recopie encore cette traduction dont il envoie une autre partie à la veille de son départ pour le sud au début du mois de mai. Le 22 de ce même mois, il enverra les passages manquants et la fin de cette traduction. Il en reparlera encore le 30 septembre la jugeant à peu près passable. Mais, dès le 30 novembre, il enverra une série de corrections à faire et, en juin 1906, il demande de ne pas imprimer cette traduction dont il prépare une nouvelle version. Au fur et à mesure qu'il avance dans la connaissance de la langue, il se rend compte que cette traduction ne vaut pas grand-chose et doit être refaite entièrement. Elle ne sera jamais refaite. Aussi n'y-a-t-il pas à s'étonner que cette traduction n'ait pas été publiée.

II. LES PRÉPARATIONS (1905-1908)

Au mois de mai 1905, Charles de Foucauld repart pour une nouvelle tournée. Encore des milliers de kilomètres. Comme l'année précédente, il note ce qu'il entend et travaille sans relâche. Cette tournée aboutira à son installation dans le petit village de Tamanrasset où nous le retrouvons pour une deuxième étape de son travail linguistique.

Un petit travail pour d'autres

Quand, le 11 août, il s'arrête dans ce village pour s'y fixer pendant quelque temps, il a déjà entrepris un autre travail pendant les trois mois de voyage. Il en parlait déjà au père Guérin le 13 mai et, de nouveau, à sa cousine le 13 juillet, alors qu'il était encore à 700 kilomètres au sud de Tamanrasset, près de Timiaouine. Il s'agit de « *la fabrication d'un petit lexique touareg et d'une petite grammaire très élémentaire devant permettre à d'autres d'apprendre rapidement la langue* »¹¹.

Le 14 août, il commence à construire sa maison. On pressent déjà que sa vie va prendre un rythme accéléré qui ne se ralentira jamais à cause de ce *petit* travail qu'il veut finir le plus vite possible pour faire autre chose. Et le 16 septembre, il écrit à sa cousine ce qu'il ne cessera de répéter à tous ses corres-

11. De cette époque on a retrouvé un minuscule carnet répertoire alphabétique (13 x 9 cm) qui est un premier essai de classement par ordre alphabétique des mots français, trouvés au cours des traductions de l'année 1904, avec leur correspondant touareg en transcription et en tfinagh (écriture touarègue). Ces mots ont été abondamment corrigés et complétés à plusieurs reprises. A chaque lettre il a noté la transcription adoptée par lui, pour les noms propres de la Bible. Dans les pages laissées blanches, il a commencé une classification des racines touarègues (24 pages numérotées à part). Puis il a rempli 16 pages en recopiant les passages d'Évangile traduits à Aqabli avec Mohammed Abdelkader (dialecte des Ifoghas). Ensuite 25 pages : petit abrégé de grammaire tamacheq, d'après la grammaire de Hanoteau (dialecte du Hoggar). Suivent des notes diverses sur l'écriture touarègue et le sens de certains mots. Une page donne les corrections à faire aux exemplaires de l'Évangile écrit avant le 1^{er} août 1905. A partir de la lettre P du répertoire, on

pondants pendant les dix années qu'il lui reste à vivre : « *Je suis accablé de travail, voulant achever le plus vite possible un dictionnaire touareg-français et français-touareg. Obligé d'interrompre à toute heure ce travail pour voir des indigènes, ou faire les petits travaux, cela n'avance pas vite... Je travaille bien peu des mains et je voudrais tant le faire... Mais il est plus nécessaire pour le moment que je donne les éléments d'apprendre la langue de ce peuple.* »

A cette date, il considère que ce travail n'est pas un travail de moine mais de missionnaire, or il ne veut pas être missionnaire. Aussi, dès ce moment, il veut faire venir un spécialiste qui prendra en main l'étude de cette langue et, pour cela, il pense à son ami de Calassanti-Motyliniski, qu'il a connu en 1881 quand il était au 4^e Chasseurs d'Afrique et, de nouveau, en 1885, pendant un voyage entre Ghardaïa et El Goléa. C'est ce qu'il écrit à son ami Lacroix le 15 décembre : « *Je tâche d'entraîner mon vieil et bon ami Motyliniski dans cette voie. Je lui envoie tous mes petits travaux tamachek afin qu'avec ces enfantillages sans valeur, il se mette en train pour faire quelque chose de bon. Je tâche de l'exciter à venir passer quelque temps à Insalah. Grammaires et lexiques français-touareg et touareg-français, personne n'est à même de faire cela comme lui.* » En réalité il lui envoie seulement le début de sa traduction avec une bible en français de Crampon (cf. LMG 14.12.1905).

En cette fin d'année, alors que sa vue baisse et qu'il ne peut plus lire sans lunettes, il manque de papier et d'enveloppes pour écrire. Il utilise toutes les vieilles enveloppes pour prendre ses notes. En attendant l'arrivée de Motyliniski, il reprend un travail de traduction d'extraits de la Bible avec Abd-en-Nebi. Ces traductions auront le même sort que celles des Evangiles, sauf une centaine de proverbes qui, revus et corrigés avant sa mort, pourront être édités¹².

On peut suivre son travail dans ses comptes avec ce troisième professeur, qui est un hartani habitant Tamanrasset. Il le paye d'abord 0,20 F par leçon, puis 0,30 F (soit le même prix que pour faire moudre six litres de grains). Chaque leçon dure une heure et il ne l'utilise qu'une heure par jour.

En quoi consiste ce *petit* travail qui occupe cette première année à Tamanrasset ou du moins les premiers mois de sa vie solitaire ? D'abord une grammaire, qui est un résumé de celle faite par Hanoteau avec des corrections, car les informateurs de cet auteur n'étaient pas de l'Ahaggar. En second lieu et parallèlement, il prépare un lexique français-tamahaq. A la mi-juillet, le père

a des *Notes diverses sur les Touaregs*. Encore une liste de noms bibliques par ordre alphabétique. Des proverbes ajoutés en 1906, treize seulement. Des "phrases chrétiennes" : quelques-unes traduites avec Ahmadou, donc pendant le voyage de 1904 (36 phrases). De nouveau sept proverbes pris chez Hanoteau. Des particules et locutions françaises et d'autres notes sur les pronoms et les verbes reprises d'Hanoteau. Ce carnet est le premier essai de classement des mots français qu'il a essayé de traduire en tamahaq, tantôt à partir du vocabulaire trouvé dans Hanoteau, tantôt en les corrigeant et complétant par ce que lui ont appris ses informateurs. On se demande comment il a pu mettre autant de choses dans un aussi petit carnet. Le contenu est très révélateur des intentions de son utilisateur à ce moment. Il ne pense qu'à traduire du français en touareg.

12. *Textes touaregs en prose*, Alger, 1922, pp. 128 à 135.

Guérin lui a envoyé le dictionnaire français-touareg de Masqueray : il l'a reçu le 15 septembre et on peut voir qu'il a travaillé sur ce livre, ajoutant des notes au crayon ou à l'encre dans les marges, dans le haut et le bas des pages, avec des signes et des sigles divers¹³.

Une autre approche de la langue avec Motylinski (1906)

Le 3 juin 1906, jour de la Pentecôte, arrive Motylinski accompagné d'une petite troupe de militaires arabes. Charles de Foucauld a fait construire une zeriba supplémentaire pour le recevoir. Ils vont passer quatre mois ensemble, deux dans le village et deux en déplacement. En juin et juillet, deux mois de travail sur place avec Abd-en-Nebi qui raconte des histoires très intéressantes sur la vie des Touaregs. Hélas ! son langage est très éloigné du beau parler touareg, mais ni Foucauld, ni Motylinski ne peuvent s'en rendre compte. Ils se contentent de noter tout ce qu'ils entendent.

Il faut signaler le changement de méthode qui coïncide avec l'arrivée de Motylinski. Il n'est plus question de traduire ce qu'il veut dire mais d'écouter ce que les gens disent et de le consigner par écrit. C'est la seule méthode valable, semble-t-il, mais Foucauld n'était pas linguiste et il a dû rectifier sa manière d'apprendre.

Par la suite, Motylinski devait confectionner un lexique touareg-français à partir du vocabulaire contenu dans les textes pris sous la dictée d'Abd-en-Nebi. Cette collection de textes est l'élément nouveau dans la méthode d'investigation de la langue. Ces *Textes touaregs en prose* seront le point de départ et la matière première de tout le travail postérieur. Charles de Foucauld a tout pris en note en même temps que son ami. Il en a pris beaucoup plus que lui, en particulier pour pouvoir faire la traduction de ces textes comme on le verra. Il n'a pas renoncé à ses traductions bibliques mais la nouvelle copie « *très corrigée* », qu'il annonçait au père Guérin le 15 juillet, sera à peine commencée sur quelques pages. Il ne semble pas que Motylinski ait pris le temps de revoir aucune de ces traductions comme Charles de Foucauld l'avait espéré.

Les deux autres mois se passent en déplacement pour trois voyages différents. Le premier se fait vers Abalessa, et il est probable que Charles de Foucauld accompagne son ami comme il l'avait prévu. Par contre, il ne peut faire le second, qui est la traversée de l'Atakor d'ouest en est, dans la deuxième quinzaine d'août, car, le 11 août, il a été mordu par une vipère et soigné par un des militaires arabes qui accompagnent Motylinski. Pendant cette tournée entre l'Illamane et Tazrouk, Motylinski a peut-être pu recueillir quelques rares textes supplémentaires et quelques poésies. Mais ces deux voyages étaient plus géographiques et ethnographiques que linguistiques. Motylinski a eu le temps

13. Ce dictionnaire avait été fait à Alger avec des prisonniers du combat de Hasi Inifel en 1887, ce sont des Taytoq du Soudan, et le livre présente les mêmes inconvénients que la grammaire de Hanoteau : ce n'est pas la langue de l'Ahaggar.

de mettre au net ses notes du premier voyage vers Abalessa. Du second voyage dans l'Atakor, il n'emportait que des notes au crayon, griffonnées en cours de route sur un carnet.

Le troisième voyage c'est le parcours qu'ils firent ensemble pour regagner Insalah entre le 12 et le 30 septembre. Là, les deux amis se séparent. Motylinski repart à Constantine avec les textes touaregs, Charles de Foucauld part pour Beni-Abbès. Il a fait la moitié du trajet à pied malgré la morsure de vipère.

Un premier petit livre avec Ben Messis (1907)

Il a donc quitté Insalah début octobre 1906 pour aller jusqu'à Alger en passant par Beni-Abbès, à l'aller comme au retour. Revenu à Insalah, début février 1907, il écrit : « *Six mois passés sans parler ni lire un mot de touareg m'ont rouillé.* » En arrivant il se met au travail pour profiter au maximum de la présence d'un nouveau professeur, mis à sa disposition par les militaires. Il ne tarit pas d'éloges sur ce quatrième collaborateur, bien supérieur à tous les autres, Mohammed ag Gheli Ben Messis¹⁴. Cette supériorité de Ben Messis sur ses prédécesseurs va l'obliger à revoir complètement le travail déjà fait en grammaire et pour le lexique français-touareg.

Voyant que ce travail va durer plus longtemps que prévu, Charles de Foucauld, qui, d'Alger, a ramené avec lui un compagnon, achète une maison dans le Ksar-el-Arab et s'y installe le 28 février. Il a déjà renvoyé son compagnon, incapable de survivre dans un tel genre de vie, quand il apprend la mort de Motylinski survenue le 2 mars. Cette nouvelle est une vraie catastrophe à laquelle il fait face immédiatement. Le 15 mars, il écrit à René Basset, qu'il ne connaît pas encore, comme il l'expliquera plus tard au père Guérin : « *Motylinski était, depuis 25 ou 30 ans, lié avec M. Basset, Directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger... Ne doutant pas que ce ne soit lui qui publie les documents amassés par mon cher ami, je lui ai écrit dès que j'ai appris la triste nouvelle, me mettant à son service pour lui envoyer, comme je le faisais pour Motylinski, tous les renseignements nécessaires pour compléter le travail*¹⁵. »

Quand il quitte Insalah, le 18 mars 1907, la grammaire et le lexique français-touareg sont terminés. Il les laisse entre les mains de Laperrine pour que celui-ci les fasse publier par qui il voudra. Laperrine chargera René Basset de cette publication et de celles qui suivront. Le 3 juillet, entre Tit et Abalessa, Charles de Foucauld confiera encore aux militaires qui repartent vers le nord onze pages de corrections pour la grammaire et le lexique.

Un peu plus tard, en conversant avec les uns et les autres, il s'apercevra qu'il y a encore quelques petites corrections à faire à la grammaire et au lexique.

14. Connu chez les Touaregs sous le nom de Ag Echechghambi, il est resté célèbre par ses poésies. Cf. *Poésies touarègues*, t. 2, pp. 396-436. Son père, Ali (ou Ghali) Ben Messis, était châambi de Metili. Sa mère, touarègue des Ouraghen de l'Ajjer et des Kel Ghela de l'Ahaggar.

15. Lettre au père Guérin du 2 juillet 1907.

S'il est trop tard pour faire les corrections dans le texte, elles pourront peut-être se publier en erratum, pense-t-il. Il les envoie à René Basset et il y joint deux alphabets en caractères touaregs, différents de l'alphabet ordinaire. Le livre étant déjà chez l'imprimeur, toutes ces rectifications seront publiées en "*additions et corrections*". Elles occupent vingt-huit pages. C'est le seul lieu où on trouve les tfinagh anciens, utiles pour lire les inscriptions rupestres, et les possibilités de transcription des caractères arabes, selon Ba-Hammou.

René Basset signe la préface de ce premier livre le 15 décembre 1907, l'attribuant à Motylinski, selon les consignes qu'il a reçues, alors que Motylinski, nous l'avons vu, n'a pas participé à ce travail. Il cite beaucoup de noms, « *parmi ceux que je suis autorisé à nommer* », précise-t-il. A côté de Ben Messis, il nomme Ba-Hammou (écrit Ben-Hammou) qui n'a rien fait d'autre que de fournir l'alphabet servant à transcrire l'arabe. Motylinski n'avait vu ni l'un, ni l'autre, mais qu'importe puisqu'on est dans la fiction ! Le livre paraîtra en 1908, à l'Imprimerie nationale à Alger. Il se présente comme le tome I d'un ensemble "Grammaire, dialogues et dictionnaire touareg", mais il ne contient que la grammaire et le lexique français-touareg.

La parution de ce livre suscitera quelques réactions. Signalons celle de M. Cid Kaoui, l'auteur du premier dictionnaire français-touareg, dont nous avons déjà parlé. Cet auteur a beaucoup souffert du mépris manifesté par René Basset pour son œuvre et il profite de la sortie du livre, "dit de Motylinski", pour prouver que ce nouveau lexique ne vaut pas mieux que le sien et que la grammaire n'est qu'une reprise de celle de Hanoteau. Il intitule son article : "Étude comparative entre deux dictionnaires français-touareg publiés respectivement entre 1894 et 1908". Cid Kaoui sait qui est le véritable auteur, et il ironise sur « *Ce chef-d'œuvre qu'on est bien aise de nous présenter aujourd'hui comme une œuvre nouvelle, d'un auteur nouveau... la personne trop modeste que M. René Basset dit "ne pas être autorisé à nommer" et "que je ne nommerai pas non plus".* »

Il l'appelle M. X et fait quelques réflexions humoristiques à propos de certains mots où l'on sent l'influence des traductions bibliques : « *Que vient faire le mot "apôtre" dans ce lexique ?* » En contestant quelques traductions, Cid Kaoui a raison contre Foucauld dans certains cas, mais souvent il ne fait que manifester sa propre méconnaissance de la langue. Quand, plus tard, Charles de Foucauld sera mis au courant de cette critique, il conseillera à René Basset de ne pas défendre un livre qu'il reconnaît lui-même très mauvais et qui doit être refait complètement. Son seul avantage était son format portatif très pratique.

La collecte des poésies

Pour en finir avec l'histoire de ce premier livre, nous avons laissé son auteur au mois de mars 1907 alors qu'il quittait Insalah. Il voyage avec le détachement chargé d'accompagner la mission Arnaud et Cortier qui doit se

rendre jusqu'au fleuve Niger. Ben Messis fait partie de ce détachement ainsi que d'autres Touaregs dont Charnach qui, aux dires de Cortier, n'arrête pas de débiter des vers, pour un sou par vers. Cortier lui-même travaille souvent avec le père de Foucauld et un Afaghis, engagé à la Compagnie saharienne, Baqader, « jusqu'à une heure avancée de la nuit, dit-il, à la lueur d'une bougie, clos hermétiquement sous notre abri de toile... frère Charles parle beaucoup en savant précis et charmant, un régal pour l'esprit ».

Heureux du rendement de sa nouvelle méthode, Charles de Foucauld n'a fait qu'un crochet pour passer à son ermitage de Tamanrasset et a rejoint aussitôt la mission qui continue vers le sud. Après avoir confié Arnaud et Cortier à une troupe de l'Armée coloniale du Soudan venue les attendre à Timiaouine, le détachement méhariste reste plusieurs semaines dans cette région de l'Adrar des Ifoghas. Charles de Foucauld met à profit cette situation pour recueillir le maximum de poésies. Il écrit au père Guérin : « *Retenus de mémoire, ce sont les seuls textes fixes qu'aient les Touaregs : ce sont de précieux documents pour la grammaire et le lexique. Pour la grammaire, on y puise, en cas de doute, des exemples ; pour le lexique, on y trouve bien des mots qui ne reviennent pas souvent dans les conversations. En arrivant ici, j'ai promis un petit salaire pour les poésies qu'on m'apporterait : cette promesse, en un temps où le pays est pauvre, a suffi pour remplir ma tente pendant un mois. On m'a fait dire aussi, des douars¹⁶ voisins, qu'on y désirait ma visite pour que les femmes puissent à leur tour me donner des poésies. J'ai donc été plusieurs fois dans des douars, passant des heures sous un arbre ou dans une tente, au milieu de tous les enfants et les femmes, écrivant des vers et faisant de petits cadeaux...* »

Cette lettre est du 31 mai 1907 et il peut écrire à cette date : « *J'ai collectionné environ 6 000 vers.* » Le résultat est surprenant. Il confirmera cette étonnante récolte en écrivant plus tard, au début de l'introduction au recueil de poésies : « *Les pièces de vers de ce recueil ont été collectionnées en trois mois. Pressé par le temps et ignorant, au début du travail, le nom des meilleurs poètes, on a recueilli tout ce qui s'est présenté, bon ou mauvais.* »

Les vers ont été recueillis en avril-mai 1907 et l'introduction rédigée huit ou neuf ans plus tard. Or, cette introduction aux *Poésies touarègues* est datée de décembre 1906. Cette remarque nous introduit à un problème majeur créé par la volonté inébranlable de vouloir rester dans l'anonymat absolu. Charles de Foucauld a demandé à Laperrine « *de tout considérer comme une chose lui appartenant, appartenant au commandant militaire des Oasis, à la seule condition, expliquait-il au père Guérin, que mon nom ne paraisse pas et que je reste entièrement inconnu et ignoré* ». Il lui faudra faire des prouesses d'imagination pour faire croire aux uns qu'il ne fait que réviser des textes de Motylinski, et pour résister à la pression des autres qui le supplient, au nom

16. Mot arabe francisé désignant ici des groupements de tentes.

de la science, comme René Basset, ou au nom du bien de l'Église, comme M^{gr} Guérin, de faire acte de vérité en signant ses œuvres. Motylinski étant mort, il ne pourra utiliser son nom qu'au prix de quelques mensonges et anomalies de dates. Car ce nom ne peut lui servir de simple pseudonyme. D'ailleurs, de son vivant, cela ne trompera personne et, après sa mort, sa volonté ne sera pas respectée. Pressentant cette difficulté, et aussi dans l'espoir de se libérer, il cherchera désespérément celui qui pourrait remplacer Motylinski pour faire ce travail, ou au moins lui servir de couverture. Dans ce but, il écrit de nouveau à Louis Mercier, le 28 mai, pour l'inviter à venir étudier la langue touarègue. Cet homme est interprète au Maroc et Charles de Foucauld, qui l'avait connu à Beni-Abbès, lui a déjà écrit dès son premier passage à Insalah en compagnie de Motylinski qui était l'ancien professeur de Louis Mercier.

La correction des Textes en prose, avec Ben Messis

Cela devait poser moins de problèmes pour les *Textes en prose* que Motylinski a effectivement recueillis en même temps que lui et, à juste titre, il considère que la publication de ces textes est l'œuvre la plus utile et la plus urgente. Il a proposé à René Basset de revoir ces textes avec Ben Messis, précisant qu'il a le double de tous ces textes et qu'il est donc inutile de lui envoyer les papiers de Motylinski. Attendant la réponse de René Basset, il ne fait que noter les erreurs de plus en plus nombreuses qu'il découvre dans ces textes. La réponse n'est arrivée que deux jours avant la séparation d'avec Ben Messis. Pendant ces deux jours, il occupera tout son temps à corriger ce qu'il peut dans les *Textes en prose*. Le 3 juillet, Ben Messis et le détachement militaire repartent vers le nord.

Quand il retrouve sa petite maison de Tamanrasset, le 7 juillet 1907, s'étant séparé des militaires depuis trois jours, il ne pense pas y rester longtemps car, pour achever son travail sur les *Textes en prose*, il doit absolument retrouver Ben Messis qu'il estime être le seul homme capable de l'aider. Pendant deux mois, il est donc en instance de départ pour le rejoindre, tout en travaillant seul.

« *Je continuerai à pousser le plus possible les études touarègues, bien que l'absence de Ben Messis me soit un gros obstacle. Je voudrais en finir avec les lexiques et ces études de langues pour me renfermer dans ma vie normale de prière, lectures religieuses et travail manuel monastique* », a-t-il écrit avant d'arriver. Et le 22 juillet, il confie à sa cousine : « *Il ne faut pas que les travaux de tamahaq m'absorbent trop et prennent trop d'années de ma vie ; autant il est nécessaire que je fasse ce qu'il faut pour qu'on puisse facilement apprendre la langue, autant il est hors de ma vocation que j'en fasse davantage et que je tombe dans des détails scientifiques. Je veux donc me hâter d'achever...* » C'est pour finir au plus vite qu'il veut aller retrouver Ben Messis à Insalah. Mais, début septembre, il apprend que Ben Messis ne sera

pas libre. C'est alors qu'il commence à espérer trouver sur place un bon auxiliaire en la personne de Ba-Hammou.

En attendant, il travaille seul et recopie la partie des textes corrigés avec Ben Messis. Le 17 juillet, il envoie les 48 premières pages et, le 22, les 42 pages suivantes, soit 90 au total. C'est tout ce qu'il a pu revoir avec Ben Messis.

Il s'est remis aussi à faire les observations météorologiques. Celles de l'année 1905-1906 seront publiées dans le *Lexique* au mot "atmosphère".

A ce moment-là, le *Lexique touareg-français*, qu'il avait commencé parallèlement au reste du travail, se présente comme une série de feuillets de 269 pages, où il notait tous les mots qu'il retrouvait dans les *Textes en prose* et les *Poésies*.

Suite des Textes en prose avec Ba-Hammou

Ba-Hammou ben Abdessalam est un Arabe originaire de Ghat, venu dans l'Ahaggar à l'âge de dix ans, et servant de secrétaire à l'Aménokal Mousa agg Amastan, comme à ses prédécesseurs, depuis 25 ans. Charles de Foucauld l'avait chargé de répondre à des questions posées par Motylinski, l'année précédente, mais n'avait pas envisagé de travailler avec lui. Ils ne commencent à travailler ensemble que le 1^{er} octobre. « *Enfermé du lever au coucher du soleil* » avec cet « *excellent auxiliaire* » que Mousa agg Amastan a mis à sa disposition jusqu'à la fin du travail et qu'il paye 0,40 F l'heure, un Touareg « *très intelligent et très bavard... qui sait très bien l'arabe, et est le seul dans ce cas...* » qui « *est certainement le meilleur guide pour les questions de langue touarègue...* », il travaille chaque jour dix ou onze heures. Malgré l'exiguïté de la pièce du gourbi (1,75 m de largeur, 2,50 m de longueur, 2 m de hauteur), où le lit tient de la place, servant de supplément à la table trop petite, ne laissant qu'un espace réduit entre lui et les caisses pleines de livres qui entourent la table, c'est un laboratoire confortable en comparaison des conditions de travail sous la tente ou sur les pistes comme les années précédentes.

A ce rythme soutenu, Charles de Foucauld peut expédier par l'unique occasion d'un départ de courrier, le 9 décembre au matin, la fin des textes en prose corrigés avec Ba-Hammou, quatre-vingt-onze pages. Il y ajoute encore neuf pages de corrections à faire sur la première moitié déjà expédiée. Pour en finir avec ces textes, il demande à nouveau à René Basset de lui envoyer les quelques textes que Motylinski a pris seul, pendant les deux ou trois jours où il n'a pas pu rester avec son ami. Il faut absolument que ces textes soient refaits avec quelqu'un parlant bien la langue. Enfin, il signale avoir des notes très complètes pour faire la traduction de ces textes. « *N'ayant ni la science ni la mémoire de Motylinski, j'en ai pris plus que lui, explique-t-il, elles sont entièrement à votre disposition.* »

Projets et réalité

Depuis des mois, Charles de Foucauld ne cesse d'annoncer son programme de travail, repoussant toujours les échéances et ses projets de voyages qui remplissent les lettres au père Guérin et qui changeront sans cesse pendant dix-huit mois. Il est difficile d'extraire de ces lettres-fleuve les détails qui traduisent exactement la réalité des situations et du travail accompli. Le fait d'en référer continuellement à son "cher ami Motylinski" pour excuser la mauvaise qualité du premier travail ou pour minimiser sa propre participation accroît encore les difficultés et beaucoup se sont laissé tromper par des extraits confondant les projets et la réalité... Je n'ai pas trouvé un seul projet de voyage qui se réalise comme prévu, ni une seule échéance donnée à René Basset qui s'avère exacte. Et cela durera jusqu'à la fin de sa vie. C'est ainsi que l'on peut faire des citations exactes mot à mot, mais qui s'avèrent tout à fait fausses par rapport à la réalité. Beaucoup d'auteurs de livres ou d'articles s'y sont laissé prendre.

En cette fin d'année 1907, essayons de voir où en sont ses travaux après six cents heures de travail avec Ba-Hammou :

Les *Textes en prose* viennent d'être expédiés, 180 pages, mais il a gardé toutes les notes pour en faire la traduction. Il croit en avoir fini avec ces textes, mais son illusion sera de courte durée.

Les *Proverbes* recueillis chez les Touaregs (ne pas confondre avec les *Proverbes* traduits de la Bible) : il a repris tous ceux qui ont été publiés antérieurement par Hanoteau, Masqueray et Benhazera, 70 en tout. Il en a recueilli en plus une centaine. Il doit en avoir 180 mais en prépare 160 seulement pour l'édition avec traduction et commentaire.

Les *Poésies* qu'il est en train de traduire seraient au nombre de 400, mais certaines, recueillies par Motylinski, sont inutilisables parce que, explique-t-il, « *tout à fait informes et mélangées les unes et les autres* », la faute incombant aux mauvais informateurs de son ami. Il faudrait en retrouver les auteurs eux-mêmes, ou des personnes connaissant les circonstances de ces poésies, pour comprendre exactement leur sens. Il se borne à traduire celles qu'il a recueillies personnellement, mais cela ne l'empêchera pas de parler encore des poésies de Motylinski car « *s'il les a recueillies, dit-il, c'est parce que son ami le lui avait demandé* ».

Le *Lexique touareg-français* a pris progressivement des proportions inattendues et dépasse de beaucoup le cadre prévu pour un deuxième tome. Ce que Charles de Foucauld appelle alors « *le vocabulaire général des textes de Motylinski* » est en train de devenir un dictionnaire touareg-français volumineux. Le titre qu'il donne à ce travail varie d'une lettre à l'autre : lexique, vocabulaire, glossaire, dictionnaire ; après sa mort, René Basset appellera ce lexique "encyclopédie". Ce qui importe également à Charles

de Foucauld c'est que, pour l'usage immédiat des Compagnies sahariennes, il faudra en extraire un abrégé, mais cet extrait ne pourra être fait qu'à la fin du travail, et non pas en même temps que le lexique complet, comme il le croit possible à ce moment.

On sait qu'il dispose déjà à cette époque d'un vocabulaire de noms propres de lieux et de personnes ; nous en reparlerons plus loin. On voit dans les premiers brouillons que ces noms propres étaient primitivement insérés dans le lexique touareg-français.

La *Grammaire* est en chantier permanent comme nous allons le voir.

Plein d'illusions ou cherchant encore à se tromper lui-même, il annonce que tout sera terminé en février, sauf le grand dictionnaire qui ne sera prêt qu'à l'automne. A le voir travailler comme un forcené et à lire ses lettres, on pourrait croire qu'il n'a qu'un but : finir au plus vite et se débarrasser de ce travail. Mais il n'est pas homme à faire les choses à moitié. « *Quand on est parti en disant qu'on va faire quelque chose, on ne revient pas sans l'avoir fait.* » C'est ce qu'il écrivait à sa sœur depuis Mogador, au Maroc. L'explorateur de la langue touarègue ne le cède en rien à l'explorateur du Maroc. On retrouve le même souci de perfection et la même volonté d'aller jusqu'au bout. Plus il avance, plus s'éloigne la perspective d'en finir rapidement. Le travail qui reste à faire ne diminuera pas, il ne cessera d'augmenter encore pendant des années.

Ainsi, la découverte d'une règle de grammaire, ou la prise de conscience de l'importance de la longueur des voyelles, ou encore l'obligation de changer la transcription d'un phonème, ou simplement, comme c'est le cas en cette fin d'année, la nécessité de mettre des traits d'union là où il n'en mettait pas, l'oblige à recommencer un écrit et quelquefois à tout recopier ou du moins à corriger tout ce qui est déjà prêt et même ce qui a été expédié à Alger. D'où les feuilles de corrections qui s'ajoutent les unes aux autres à chaque courrier.

Repos forcé, une chance pour la grammaire (1908)

A ce rythme de travail intensif, Charles de Foucauld s'épuise et tombe malade, victime de ses excès de travail, de sa mauvaise alimentation due à la famine qui règne, et du manque de sommeil (le 8 décembre, il écrivait encore une lettre à minuit). Début janvier, il doit ralentir son rythme de travail. Il dort mal, n'a plus d'appétit, ressent une grande fatigue et souffre du froid. Il n'a pu travailler que quelques jours avec Ba-Hammou. Le 20 janvier, complètement immobilisé, il pense que son heure est arrivée et qu'il ne se relèvera pas. Grâce à l'aide de ses voisins touaregs, il s'en remettra et apprendra plus tard qu'il a failli mourir du scorbut. Début février, il essaye de travailler avec Ba-Hammou, mais il doit y renoncer. Ce n'est qu'à partir du 15 qu'il peut recommencer, et seulement les après-midi. En mars, il a noté quatre fois seulement : « *travaillé quelques instants avec Ba-Hammou* ». Fin mars, ce dernier s'en

va surveiller ses récoltes à Abalessa et ne reviendra qu'à la mi-juin. Ce premier semestre 1908 marquera peu de résultats pour le travail.

Charles de Foucauld reste très affaibli, mais en avril et mai, malgré le manque d'appétit et des maux de tête persistants, il continue à travailler seul. Il a délaissé pendant plusieurs jours poésies et lexique pour mettre par écrit un projet d'association auquel il pense depuis plusieurs mois, il en parlera longuement au père Guérin le 1^{er} juin, en même temps que de ses projets de dictionnaire. Fin mai, il a écrit deux lettres très longues et très importantes : l'une à René Basset, l'autre à Louis Mercier, recopiée de la première pour l'essentiel : « *Le travail linguistique et littéraire qui reste à faire sur l'Ahaggar et l'Ajjer demandera dix ans. Si l'on veut faire un travail de sociologie et de préhistoire, il faut au moins quinze ans. Après cela, il faudrait faire le même travail pour l'Adrar et l'Air ce qui, dit-il, irait bien plus vite pour une personne exercée par les quinze années de travail précédentes. Il est probable que sept années suffiraient pour chacun des deux pays.* » D'où une conclusion qui s'impose, comme il l'écrit à Louis Mercier : « *Etre moi-même cet homme c'est impossible. L'œuvre demande trente ans, ou tout au moins quinze : c'est la vie d'un homme de 30 à 60 ans. J'en ai 50, il est trop tard. C'est une raison péremptoire. Il faut quelqu'un de jeune.* »

Qui sera cet homme ? C'est la cinquième lettre qu'il écrit à Louis Mercier pour le convaincre de venir faire ce travail. Il se heurtera à une fin de non recevoir et se tournera vers d'autres candidats possibles. René Basset, qui a contacté l'un ou l'autre de ses anciens élèves, n'aura pas plus de succès.

Pour l'instant, Charles de Foucauld n'en a pas encore pris son parti, mais les circonstances et son état de santé en particulier l'obligent à reculer les échéances et à voir l'aspect positif de ces événements. « *Grâce à ce petit accroc de santé, le travail sera certainement meilleur* », a-t-il confié à René Basset le 6 mars¹⁷. Le 17 janvier, alors qu'il ne pouvait tenir debout, il avait encore mis sous enveloppe une série de corrections et ce qu'il écrivait à René Basset ce jour-là nous informe sur sa méthode. Il accumule les détails et les exemples pour qu'un linguiste puisse en tirer des règles de grammaire. C'est vrai aussi pour le sens des mots, il écrit : « *multiplier les exemples qui donnent la preuve du sens des mots au lieu d'affirmer sans prouver* », et il ne cesse d'avouer son incompetence et son manque de préparation à ces études. « *Je ne vois qu'au bout de longtemps et je ne vois qu'à demi ce qu'un autre verrait tout de suite et distinguerait clairement.* »

Il comprend que la grammaire ne peut être que le dernier travail après le dictionnaire, qui lui-même ne sera terminé qu'après la traduction des poésies. « *Pour cette grammaire, il ne faut pas se baser sur les textes d'Hanoteau ni sur les textes de Masqueray, encore moins sur ceux de Cid Kaoui, ni même sur les textes en prose de Motylinski. Ces textes sont incomparables pour le*

17. Mais au père Guérin il parlait d'« un assez gros accroc de santé », le 24 janvier.

fond et jamais les informateurs parlant correctement, que j'ai eus depuis, n'eussent donné des textes aussi sincères ni aussi vivants. » Cependant, même corrigés plusieurs fois, ils ne peuvent servir de base à des exemples de grammaire car les correcteurs laissent échapper des fautes quand ce ne sont pas leurs propres textes. Il faudra donc corriger encore tous ces textes qui sont déjà entre les mains de René Basset.

Les textes en vers et les noms propres

Après ces deux mois de travail solitaire, il peut expédier les proverbes et énigmes prêts à être imprimés. Il n'y en a que 162, soit 54 pages, avec la traduction commentée. « *Leur nombre s'accroissant nécessairement petit à petit par les conversations* », il en ajoutera trois autres, le 3 juillet, quatre le 26 septembre, et encore six le 8 décembre, avec des corrections à faire sur les précédents.

Par contre, il n'expédie pas les poésies au fur et à mesure car elles devront être classées par auteur et par région. Le 29 mai, il en avait préparé 190. Le 26 septembre, il reconnaît qu'elles sont « *plus longues à traduire que prévu* ». Pourtant, le 16 novembre, il note sur son carnet : « *fini la traduction des poésies touaregues* ». Il y en a 570 à cette date. Ce même jour, il rend visite à Dassîm qui est malade. C'est l'occasion de faire remarquer que cette femme, célèbre pour sa beauté, bonne joueuse d'imzad, et d'une autorité incontestable, n'a jamais été la poétesse qu'on a voulu en faire. Beaucoup de poésies ont été faites en son honneur, mais elle n'en a composé aucune. Dommage pour la légende !

Charles de Foucauld considère ce recueil comme un premier inventaire. Pour chaque poésie donnée l'année précédente par le premier venu, il a refait tout un travail, cherchant différents récitants pour comparer, essayant de retrouver l'auteur ou les gens connaissant bien les circonstances de cette poésie. Souvent Ba-Hammou est obligé de demander à d'autres la signification des allusions et le sens caché de certains vers. « *La mort d'un bon poète c'est la perte irrémédiable de la plupart de ses poésies.* »

Par une lettre à l'écrivain Félix Dubois, qui a séjourné dans le Hoggar entre août et novembre 1907, on sait qu'il a déjà collectionné des noms propres de lieux et de personnes. Il en révisé l'orthographe en ce début juin 1908¹⁸. Le 13 juillet, il parle pour la première fois à René Basset de ce dictionnaire des noms propres de lieux et de personnes, d'animaux et d'épées. Ce travail s'est donc fait parallèlement au dictionnaire touareg-français, en plus de tout le reste, et cela dès les premiers voyages. Il a dû utiliser au départ un premier travail publié par le capitaine Métois en 1904 et repris en 1907¹⁹.

18. Laperrine dans ses *Notes et souvenirs*, fait allusion à ce lexique qui, en juin 1908, servait de jeu à quelques Touaregs. Cf. BACF, n° 84, octobre 1986, p. 23.

19. Notes sur la transcription en français de quelques dénominations usitées chez les Touaregs (*Revue africaine*, 1904). *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1907, pp. 410 et 184-190. "Essai de transcription méthodique des noms de lieux touaregs".

Le même jour, il envoie à René Basset les quelques textes de Motylinski dont il n'avait pas le double. Il a dû les refaire et les traduire avec Ba-Hammou pendant l'unique semaine en commun, fin juin. C'est à ce moment qu'il recopie et traduit le récit du combat de Tit. Il en donne la traduction dans une lettre du 16 juin 1908 à Cottenest lui-même, le héros de cette bataille historique, en 1902.

Après cette semaine de travail, Charles de Foucauld était parti à chameau en compagnie de Mousa et de quelques Touaregs à la rencontre de Laperrine. Celui-ci lui apporte un courrier qui contient entre autres quelques exemplaires de son livre. Il se propose de revoir la partie lexicale pour corriger les fautes d'imprimerie, mais il renonce à corriger la grammaire qui est entièrement à refaire. Désormais il n'enverra plus ses notes à René Basset avant d'y voir plus clair.

Une autre méthode.

Les conjugaisons et les dialogues du médecin

Fin juillet, le docteur Dautheville s'installe dans le village tandis que Mousa agg Amastan se fait construire une maison à 3 km en amont et que Laperrine s'en retourne à Insalah à travers l'Atakor, ce qui lui fera découvrir un site assez extraordinaire qu'il entend appeler "Asekroum". A Tamanrasset, le médecin commence l'étude de la langue touarègue ; trouvant des difficultés dans les verbes, il s'est mis à faire des conjugaisons par écrit et demande à Charles de Foucauld de les faire corriger par Ba-Hammou. Une nouvelle méthode de travail ! La correction de ces verbes ne suffisant pas pour éclaircir les difficultés de la conjugaison, on en a corrigé d'autres, si bien qu'ils ont 500 verbes entièrement conjugués, chacun d'eux au positif et au négatif. Cela pourrait faire un petit volume à part car il serait utile que ces conjugaisons soient publiées in extenso, estime le professeur, heureux d'avoir son premier élève.

Charles de Foucauld commence à tirer quelques règles qu'il veut envoyer à René Basset, non pour publication mais pour correction. C'est un pas important qu'il vient de faire en dégageant lui-même des règles pour la grammaire.

Une autre initiative du docteur Dautheville mérite d'être signalée puisqu'il s'agit d'une sorte d'Assimil avant la lettre. Il compose des dialogues simples en français et demande encore à Charles de Foucauld de les faire traduire par Ba-Hammou²⁰. A cette époque, le professeur commence à se préoccuper de l'utilisation des caractères touaregs, les tfinagh, et invente pour cela des voyelles²¹.

20. Ces dialogues, qui ne sont donc pas de Motylinski, comme on l'a écrit, seront publiés avec les *Textes en prose* en 1922. Ce sont ces quatre premiers "dialogues" qui n'ont pas été réédités en 1985 parce que déjà traduits et jugés trop artificiels et désuets. En réalité, c'était donc une traduction à partir du texte français de Dautheville.

21. Cette tentative n'aura pas de suite malgré les efforts faits pour initier l'interprète Belaïd à cette écriture, quelques années plus tard.

Le travail minutieux sur les conjugaisons a une conséquence importante. Il rend impossible la publication des *Textes en prose* dans leur état actuel. Une nouvelle révision s'imposera absolument car ils contiennent encore « *une foule énorme de fautes* ». Il n'en finira pas de corriger. C'est la rançon d'une précipitation tout à fait excusable au départ, provoquée par son désir de fournir très vite à d'autres un moyen d'apprendre la langue. Il s'agit surtout de nuances d'orthographe, mais elles sont importantes pour ne pas confondre les aspects des verbes. Il demande donc que ces textes lui soient renvoyés. René Basset les renverra à la fin décembre ou début janvier.

Ainsi se termine l'année 1908. Le 16 décembre, il fait sa dernière journée de travail avec Ba-Hammou et le lendemain règle ses comptes sur la base de 0,40 F l'heure, 4 F la journée de dix heures, 100 F par mois. Le jour de Noël, il quitte Tamanrasset, après dix-huit mois sans être sorti du village, si ce n'est une semaine entre Tahifet et Tarhaouhaout avec Laperrine. Il part pour Alger et la France, où il se rend pour la première fois depuis son arrivée en Algérie en 1901 (8 ans !). A Alger, il est reçu le 14 ou le 15 février par M. et M^{me} Basset. Ce dernier a déjà expédié les *Textes en prose* en recommandé²². Quand Charles de Foucauld lui en parle le 5 mars 1909, ce n'est pas pour accuser réception (il est encore en France), c'est en espérant que ces textes sont bien arrivés à Insalah entre les mains de Laperrine. Comme il l'annonçait dans cette même lettre, il est de nouveau chez René Basset à Alger, le 11 mars, et se fait remettre tous les autres textes déjà envoyés comme les proverbes. La détermination récente des règles de conjugaison des verbes rend cette nouvelle révision nécessaire pour **tous** les textes sans exception.

En concluant cette première partie, il faut revenir à l'homme qui a fourni tout ce travail et citer ce qu'il écrivait, le 20 septembre, à sa cousine Marie de Bondy : « *Je vais bien mais je sens que je vieillis : mon travail devient de plus en plus lent et celui d'un homme fatigué. Je viens d'avoir 50 ans. Je le sens, et je voudrais d'autant plus mettre auprès de moi d'autres qui prennent naturellement ma place quand je disparaîtrai tout à fait... Ici ma vie est surtout employée à l'étude de la langue touarègue... C'est beaucoup plus long que je ne croyais, car la langue est très différente de ce qu'on la croyait ; on la croyait très pauvre et très simple ; elle est au contraire riche et moins simple qu'on ne pensait.* »

III. COMPOSITIONS (1909-1912)

Le 11 juin 1909, Charles de Foucauld est de retour à Tamanrasset après une absence de six mois qui marque une longue interruption de son travail lin-

22. La lettre du 8 décembre 1908, qui annonçait un voyage possible à Alger, n'a pu être postée que le 12 janvier 1909 à Insalah par Charles de Foucauld lui-même.

guistique. Il a d'autres soucis et son attention a été occupée entièrement par le projet d'une association religieuse qu'il veut créer pour conscientiser ses compatriotes aux problèmes créés par la colonisation. Nombreuses démarches et longues lettres, rédactions de statuts et de règlements, corrections et copies multiples ont occupé tout son temps, même pendant les déplacements.

On pourrait croire, comme il semble le croire lui-même, que l'essentiel du travail linguistique a été fait. Il ne reste qu'à revoir l'ensemble et il est bien décidé à ne plus quitter Tamanrasset avant d'avoir tout terminé... dans quelques mois. Pour une étude plus complète, il espère encore voir venir un spécialiste qui prendra tout en main. L'auteur d'une étude sur le dialecte berbère de Ouargla, M. Biarnay, que René Basset a contacté, n'a pas donné signe de vie après avoir demandé un temps pour réfléchir. Tous les espoirs se reportent maintenant sur un jeune homme qu'il vient de rencontrer à Paris et qui a manifesté le désir de venir vivre quelque temps à Tamanrasset, Louis Massignon. Charles de Foucauld dit avoir écrit à René Basset au sujet de ce jeune intellectuel qui accepterait peut-être une mission linguistique. Massignon recevra une longue lettre d'invitation pressante. S'il acceptait cette proposition, c'est toute sa vie qui serait engagée dans une démarche scientifique pour une trentaine d'années. Massignon hésitera un peu et s'orientera dans une autre voie, ne pouvant envisager d'abandonner la langue arabe pour un parler berbère. D'autres raisons familiales et personnelles expliquent aussi ce refus.

En réalité, Charles de Foucauld se retrouve seul, comme au premier jour, en ce mois de juin 1909. Il a rapporté d'Alger tous les textes envoyés précédemment. Ce qui a été publié ne vaut rien et le reste est entièrement à refaire ou à faire. C'est une deuxième période qui commence, celle de la composition des différents livres.

Proverbes, Textes en prose, Grammaire ***(juin 1909-juillet 1910)***

Il commence par une première révision des poésies, travail indispensable pour en extraire tout le vocabulaire. Fin août, et pendant une partie de septembre, la présence de Laperrine et un déplacement avec lui l'empêchent de travailler. C'est à ce moment qu'il découvre à son tour l'Asekroum, que Laperrine lui avait signalé l'année précédente. A son retour, Ba-Hammou, malade, fait défaut, il ne revient à Tamanrasset qu'à la mi-octobre et, encore affaibli, ne peut fournir le travail accoutumé. L'année se termine sans que soit expédié un seul texte corrigé. Cela ne veut pas dire que Charles de Foucauld ne travaille pas. Le 13 décembre, il écrit à Sigonney, qui commande le poste militaire de Tarhaouhaout (fort Motylinski), de ne lui envoyer personne pour sa maison qu'il veut reconstruire : « *accablé de travail comme je suis, il m'est impossible de les surveiller* ».

Il a revu une fois les proverbes qui sont prêts mais il ne les envoie pas car leur place est mieux indiquée avec le recueil de poésies qui n'est pas encore au point.

Infatigable, il se remet ensuite à corriger, une fois de plus, les textes touaregs en prose : « *Les corrections de forme (non de fond) sont si considérables qu'il ne reste presque rien du texte primitif.* » Il avait glissé entre les lignes beaucoup de notes, mais, suite à tous les remaniements successifs, elles sont devenues inutiles et pour les remplacer il prépare une traduction mot à mot. « *Ce travail fait avec soin, précise-t-il, pourra être publié en plus de la traduction française* », dont René Basset devrait se charger.

Ce n'est que le 13 mai 1910 qu'il peut expédier à René Basset textes et traductions avec une « *note touchant divers détails relatifs à ces textes* » (note éditée pour la première fois en 1985). Il aura fallu sept mois de travail, avec des corrections jusqu'au dernier jour. Une seule interruption : dix-sept jours en avril pour une tournée avec Laperrine au cours de laquelle eut lieu le grand rassemblement de 500 Touaregs à Wadenki d Emeghri, au nord-est de l'Ahaggar. Il a pris le temps de lire aussi le livre de Nehlil sur le dialecte de Ghat et le trouve fort intéressant. Deux fois il écrira à cet auteur pendant l'année espérant le voir venir à Insalah comme interprète. Ce ne sera qu'une déception supplémentaire. Il lit de même le livre de René Basset sur le parler Zenaga. Par la suite René Basset lui enverra tous les articles qui paraissent sur d'autres parlers berbères.

Pendant cette même période, il n'a cessé de travailler les notes de grammaire. C'est une période de découvertes et de remises en question. Des problèmes de transcription se posent : **q** changé en **k** ou **k'**. D'où des télégrammes et attentes d'une réponse. Plus tard, même problème pour **kh**, mais ce sera plus compliqué car il tient à la transcription **k** et René Basset n'ose trop insister. Après plusieurs échanges de correspondances sur ce sujet, Foucauld décide d'utiliser **k** pour toutes ses transcriptions, tout en laissant René Basset libre de changer au moment de l'impression.

A la fin de l'année 1909, il découvre l'état d'annexion²³. Cette découverte l'oblige à revoir toutes les transcriptions. « *Constamment je suis arrêté par des choses qu'il faut éclaircir pour pouvoir passer outre* », écrit-il à René Basset le 1^{er} avril.

A peine a-t-il expédié les textes touaregs en prose, en mai, qu'il constate l'importance des quantités vocaliques longues et brèves. Il n'en aura jamais fini avec cette découverte de l'importance des voyelles et de leur quantité et cette question fait encore l'objet de discussions entre spécialistes. Il faut citer son introduction aux poésies pour montrer aux linguistes qu'il a bien eu conscience du problème. « *Les syllabes, écrit-il, paraissent avoir toutes une*

23. La plupart des substantifs éprouvent une modification dans leur première voyelle lorsqu'ils suivent certaines particules ou des noms de nombres cardinaux, lorsqu'ils sont sujets d'un verbe et placés après lui, etc.

valeur en quantité et se diviser en trois catégories principales : les longues, les brèves et les moyennes. Les longues ne sont pas toutes d'égale importance ni les brèves non plus. La quantité de certaines est si rigoureusement observée que ne pas s'y conformer est une faute considérable, faisant rire, changeant le sens d'une phrase, rendant un mot incompréhensible. » *Poésies touarègues*, tome I, p. XIV.

Il se dit « surchargé, et plus enfoui que jamais dans le travail ». A ce même moment, des ouvriers commencent à lui construire une maison sur le plateau de l'Asekrem, non plus Asekroum comme il l'écrivait jusqu'à ce jour. Mais il ne peut pas s'y rendre. Mousa agg Amastan se prépare à partir en France pour un grand voyage officiel. Il aurait voulu emmener son secrétaire jusqu'à Insalah, mais Charles de Foucauld s'y oppose. C'eût été pour lui un retard de travail de plusieurs mois. Il est en plein dans ses notes de grammaire qu'il recopie. Le 31 mai, il envoie les trente-neuf premières pages de cette grammaire.

Problèmes de la Grammaire

Au départ, il s'était contenté de résumer la grammaire de Hanoteau en l'adaptant au parler de l'Ahaggar. Par la suite, il notait seulement ce qui dans les textes ou les conversations lui semblait en désaccord avec cette grammaire. Il constate que ce fut une erreur de méthode car, si la grammaire de Hanoteau reste un chef-d'œuvre, « seule la charpente est exacte, tout le détail est faux. D'où il suit, dit-il à René Basset²⁴, qu'un certain nombre de questions (les plus difficiles) ont été très travaillées et se trouvent avec de grands détails dans l'essai de grammaire que je vous envoie. D'autres au contraire (celles qui ne présentaient pas de difficultés, qui n'étaient pas en contradiction avec la grammaire) sont restées telles quelles, sans que je m'en sois occupé », cela ne peut faire une grammaire. Ce ne sont que des notes préparatoires, des « notes pour servir à un essai de grammaire touarègue » comme il les présente lui-même. Pour en faire une grammaire, il faudrait développer les choses faciles et compléter le tout d'une manière harmonieuse. Seul un grammairien pourrait faire ce travail. Tous les quinze jours, il expédie un paquet de notes et, le 15 juillet, cela fait 178 pages au total. Mais, en plus, il doit envoyer 21 pages de corrections à faire sur l'ensemble. Il s'excuse de ces corrections sans fin qui manifestent son travail incessant de réflexion sur la grammaire. 178 + 21 cela fait 199 pages. Ces notes correspondent aux deux premières parties de la grammaire. Il commence la troisième partie sur les verbes mais renonce à recopier, pour les expédier, ces notes qui ne sont pas encore au point. Il renonce même complètement à la grammaire pour le moment. Il est « noyé dans les verbes ». Il en a recueilli 6 ou 700 et a fixé 80 conjugaisons régulières différentes, en plus des irrégulières. Il n'ose pas

24. Le 31 mai 1910.

avouer qu'il a abandonné la grammaire qui l'effraye et, comme il l'écrira encore en 1913 : « *La grammaire à demi faite reste à finir.* » Elle sera toujours en chantier et le restera jusqu'à sa mort. De nombreuses notes datées de 1916 en sont la preuve. Mais, dès ce moment, il a décidé de publier à part tous les modèles de conjugaison des verbes – ce qui sera fait en finale des dictionnaires – et de noter à chaque verbe du lexique ce qu'il faut connaître de sa conjugaison pour l'utiliser correctement.

Le Lexique touareg-français

C'est dans ce contexte, probablement fin juillet, qu'il se met à la rédaction du *Lexique complet touareg-français*. Pour ce faire, il est bien obligé de préciser au fur et à mesure les conjugaisons, ce qui lui fait dire au 1^{er} septembre : « *Le livre des verbes avance doucement, il marche de front avec le lexique.* » Il utilise pour ce lexique des cahiers de 90 feuilles. En haut de chaque page, il inscrit son emblème : *Jésus*, avec le cœur surmonté d'une croix. Ce n'est donc pas un texte destiné à l'impression. Il n'écrit qu'au recto. En cinq mois, de fin juillet à décembre, il a rempli 300 pages. Il en est à la lettre *G*. « *Bien que je donne tout ce que je puis, cela ne va pas vite. J'en ai encore au moins pour six mois* », a-t-il écrit le 16 novembre dans son naïf optimisme. Il envoie quand même treize pages de corrections à la grammaire, le 24 novembre, et plus tard, trois autres qu'il a rédigées en décembre (des notes sur le nom et non pas sur le verbe).

Le 23 décembre 1910, il arrête le travail avec Ba-Hammou et se prépare à un deuxième voyage en France. Il quitte Tamanrasset le 2 janvier. La composition du lexique avec Ba-Hammou ne reprendra que six mois plus tard, le 12 juillet 1911, à l'Asekrem, à la page 301.

Pendant le voyage il ne fut guère question de linguistique. A son retour de France, le samedi 18 mars à Alger, il est l'invité des Basset pour le repas de midi. Ce sont de vraies relations d'amitié qui se nouent entre cette famille et lui. Par ailleurs, M^{me} Lacroix, dont le mari est mort l'année précédente, lui fait remettre les gros dictionnaires de Cid Kaoui. Rien n'indique qu'il ait repris chez les Basset les textes touaregs en prose. Il a beaucoup de corrections à faire sur ces textes. Ces corrections concernent l'orthographe et la longueur des voyelles. « *Elles ne changent rien au sens ; vous pouvez donc faire la traduction sans les attendre*, avait-il écrit à René Basset, *mais il y a lieu de ne pas commencer l'impression avant leur arrivée.* » Il a un double de son travail à Tamanrasset et Basset ne reçoit que les corrections.

Ce problème de l'impression imminente de ces textes et celles des futurs lexiques complique infiniment la correspondance. On ne peut entrer dans tous les détails mais il faut le signaler. L'organisation de chaque livre varie d'une lettre à l'autre et on voit que chacun a ses idées sur la question, non seulement l'auteur et René Basset, mais aussi Laperrine puisque les publications devaient servir en premier aux Compagnies sahariennes.

Un autre problème se pose à propos des manuscrits du lexique à ce moment précis. C'est sur lui que M.-L. Cravetto s'est penchée dans son travail de documentaliste, à cause de la présence dans les manuscrits d'un cahier, avec des feuilles détachées, de 24 pages, du mot **ifsas** au mot **egbou**, ce qui correspond au troisième cahier et donc au travail fait fin octobre et novembre. Ces 24 pages sont paginées de 519 à 544. Elles ont été grattées et corrigées à plusieurs reprises et, de toute évidence, étaient destinées à l'imprimerie. Est-ce à dire que les 518 premières pages auraient disparu ? Il faudrait supposer que Charles de Foucauld les ait copiées au fur et à mesure depuis juillet 1910. Aurait-il emporté cette partie à Alger ? Rien ne le laisse supposer. En fait, il faut constater que Ba-Hammou ne revient pas à Tamanrasset avant début juin 1910 (moisson à Abalessa ?). Charles de Foucauld aurait utilisé les semaines où il était seul, sans son informateur, pour faire la copie des parties déjà faites. Entre mai et juin, il n'est pas impossible qu'il ait pu recopier ces 544 pages qui ne représentent que 370 pages de l'édition photostatique. Il se peut qu'il ait utilisé aussi la dernière semaine de décembre à poursuivre cette copie après l'arrêt du travail avec Ba-Hammou le 23 décembre, avant son départ en France le 2 janvier. Ce n'est qu'une hypothèse. Ce qui est sûr, c'est qu'il abandonne cette copie, se rendant compte qu'il y aurait trop de corrections à faire et qu'il vaut mieux attendre d'avoir fini pour recopier.

À son retour de France, le 16 juin 1911, une lettre à René Basset confirme cette hypothèse (c'est ce que nous soulignons) : « *Les travaux du lexique ont repris leur cours et, en recopiant les parties déjà faites, je me rends mieux compte de la longueur du travail total que je ne l'avais fait auparavant. Le dictionnaire, tel que je l'ai commencé, ne contenant aucun exemple superflu, mais contenant tous les mots que je connais et tout ce qui est utile, comme explications et comme exemples, pour bien en comprendre le sens, aura six ou sept fois l'étendue du petit dictionnaire français-touareg déjà paru : ce sera le dictionnaire complet.* »

Dans cette même lettre, il annonce une fois de plus son programme : « *Je n'ose fixer la date, en ayant trop souvent fixé qui se sont trouvées fausses* », mais il en indique une approximative qui sera fautive comme les autres. Les questions de format, de couverture, de caractères d'imprimerie ne lui échappent pas. Tout est prévu dans le détail. Un changement de programme est confirmé : il finira d'abord le lexique complet et il en extraira ensuite un abrégé. Le dictionnaire des noms propres est fait, « *il ne reste qu'à revoir et à recopier* », ce qui n'est pas rien.

Cinq mois à l'Asekrem

Le travail du lexique ne reprend donc qu'à l'Asekrem. Espérant y rester très longtemps, il est arrivé sur cette montagne le 6 juillet 1911 ; le temps de s'installer puis de recevoir le successeur de Laperrine, le commandant Paÿn,

il reprend ses cahiers laissés en décembre à la page 299, fin de la lettre **G**. Le 12, il commence la lettre **H**, page 300. Le rendement ne semble pas très amélioré par l'altitude, soixante-dix pages par mois en moyenne. En octobre, il ne fait qu'une cinquantaine de pages. Des feuilles détachées portant la date du 24 octobre 1911 nous révèlent qu'à ce moment il est occupé par des classements de verbes, des listes de noms verbaux, une copie des termes de botanique contenus dans le livre de Duveyrier²⁵, et encore des corrections de grammaire. En novembre, au contraire, quatre-vingts pages, mais début décembre, Ba-Hammou ne pouvant plus supporter la solitude et lui-même épuisé et affaibli par le froid, il doit arrêter le travail, avant même d'avoir retrouvé ses chameaux, pour redescendre à Tamanrasset.

Ce séjour au milieu des "imghad" lui a ouvert les yeux sur une réalité linguistique qu'il faut signaler ici car on lui a reproché sa conception élitiste de la langue. « *Il faudra un jour, quand la tamahaq vraie, celle des nobles, sera bien déterminée, étudier en détail celle des imghad, patois ressemblant beaucoup à l'autre tamahaq, ayant beaucoup d'imperfections et d'inélégances, mais contenant aussi de vieux mots, de vieilles prononciations tombées en désuétude dans la tamahaq des nobles et regardées par eux comme des incorrections mais qui ont leur intérêt et se rapprochent plus de la tamahaq des nobles des dialectes de l'Aïr, de l'Adrar et de certains autres dialectes berbères : il reste du travail. Il faudrait quelqu'un pour le faire, c'est un travail qu'on ne peut faire qu'avec beaucoup de temps.* » C'est par avance un avertissement à ceux qui veulent compléter son dictionnaire !

Retour à Tamanrasset (1912)

Il retrouve à Tamanrasset, avec des œufs et des légumes, une douce température. Le travail reprend à un rythme plus lent (bien que les 10 h 45 mn de travail quotidien soient maintenues sur son horaire écrit au retour de l'Assekrem). Il ne s'occupe pas seulement du lexique. On voit, sur les brouillons du dictionnaire des noms propres, qu'il a travaillé cet autre dictionnaire en février. Par ailleurs, il se préoccupe à nouveau de rendre l'écriture touarègue plus facilement utilisable en améliorant les tfinagh par des voyelles. Il écrit aussi plusieurs lettres très longues : cinq lettres de dix à vingt-six pages, des pages d'ethnographie. Ces lettres nous donnent une indication précieuse sur sa méthode de travail. On savait qu'il utilisait le vers de Quintilien pour ses réflexions spirituelles et au moment des grandes décisions. Il le fait aussi pour ses réflexions à caractère scientifique, qu'il s'agisse d'économie, d'organisation politique ou d'ethnographie. N'ayant pas le temps de reprendre ces longues lettres, il les envoie dans leur présentation schématique, selon les questions de l'hexamètre de Quintilien : *quis ? quid ? ubi ? quibus auxiliis ? cur ?*

25. *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864. Il avait demandé qu'on lui indique les noms scientifiques des plantes dont il avait envoyé le nom touareg avec des échantillons par Laperrine.

quomodo ? quando ? De qui s'agit-il ? De quoi s'agit-il ? Où ? Avec quels moyens ? Pourquoi ? Comment ? Quand ? qui lui permettent de répondre à toutes les interrogations et de cerner la réalité de la vie des Touaregs ou de la vie économique du pays.

Il reprend aussi les observations barométriques à Tamanrasset pour permettre à la mission du chemin de fer transsaharien de faire des comparaisons. Pour cela il doit remonter à l'Asekrem (aller et retour en quatre jours), où il avait laissé les appareils espérant y revenir trois mois plus tard. En chemin, il détermine la correction de l'enregistreur en le comparant au baromètre à mercure. C'est bien là le souci d'un esprit scientifique. Pour revoir son ami Nieger, qui est le chef de cette mission, il va à Silet. Ce déplacement et les visites reçues lui font perdre quinze jours de travail début mai. Il ne s'en plaint pas mais, pour la première fois, il ose avouer qu'il n'aura pas fini son travail avant trois ou quatre ans.

Après le 15 mai, le rythme est plus soutenu, soixante pages en un mois. Le 28 septembre, le lexique est terminé. Il reprend aussitôt celui des noms propres et, le 5 octobre 1912, il peut congédier Ba-Hammou après cinq ans et quelques jours de travail ensemble. Il ne lui reste plus que du travail à faire seul. Les 12 cahiers se sont remplis. Tous les versos sont pleins de notes rajoutées d'une écriture très fine. Mille soixante-neuf feuilles ! chacune ayant son complément sur la page précédente, cela fait le double de pages. Il lui reste des mois et des mois de mise au net. Mais l'essentiel est fait : « *Je me suis plusieurs fois demandé si je ne mourrais pas avant la fin, comme Motylinski et M. Masqueray* », écrit-il à ce moment.

Bien qu'il soit souvent occupé à d'autres travaux, on peut considérer que le travail de base du lexique aura pris 18 mois : la période allant d'août au 23 décembre 1910 = 5 mois = 300 feuilles ; celle allant du 12 juillet au 1^{er} décembre 1911 = 4 mois 1/2 = 318 feuilles ; celle allant de début 1912 à début mai 1912 = 4 mois = ~ 200 feuilles ; celle allant du 15 mai au 28 septembre 1912 = 4 mois 1/2 = ~ 250 feuilles.

IV. RÉDACTIONS (1912-1916)

Le Lexique abrégé

Dès le 6 octobre 1912, il commence à extraire du lexique complet un lexique abrégé et, le 7 janvier 1913, il peut en expédier 140 pages, soit la sixième partie. Ce travail est long car il fait deux exemplaires : un pour René Basset et un pour lui "en cas d'accident". Ce lexique abrégé est extrait intégralement du lexique plus complet, il est fait aussi soigneusement que lui, ajoute-t-il, souhaitant « *unité (de présentation) entre eux et en tous deux la plus grande per-*

fection possible. » « *Ce travail, écrit-il encore, fait bien voir combien il serait désirable qu'un homme ayant les connaissances préparatoires qui me manquent vînt dans l'Ahaggar... Vous savez combien il y a à faire ; tout est à faire ; ce que j'ai fait ne fait que montrer combien il y a à faire et que tout reste à faire. C'est la vie d'un homme et d'un véritable lettré français, non d'un Arabe, ni d'un interprète ordinaire, ni d'un instituteur. Ce serait dommage que d'autres continuent à faire comme moi, c'est-à-dire à gâcher au lieu de faire le très beau travail qui est à faire.* » (Lettre à René Basset du 7 janvier 1913.)

Le 26 avril, il a terminé la rédaction de ce lexique abrégé et quitte Tamanrasset pour un troisième voyage en France, sans avoir eu le temps de faire la seconde copie. Naïvement il espérait la faire pendant son séjour en France où il emmène Ouksem, un jeune Touareg qui s'est marié juste avant le départ.

Au passage à Alger, le 9 juin, il rend visite à René Basset. Il assiste aussi à la conférence du commandant Meynier sur le transsaharien donnée à la Société de géographie. De même, à Paris, il se rend le 17 juillet à la Sorbonne pour entendre Nieger sur le même sujet. Les 8 et 9 août, nouvelle visite à René Basset, en vacances avec sa famille à Gérardmer. A cette époque, il nourrit l'espoir de voir venir dans l'Ahaggar M. Vatin, qui se propose d'y passer le reste de son temps de service. Il aura espéré en vain.

Au retour à Tamanrasset, fin novembre, il fait la seconde copie du dictionnaire abrégé. Elle ne sera terminée que le 18 février 1914, soit neuf mois de travail effectif pour ce dictionnaire abrégé interrompu par sept mois de voyage. Cet extrait a exigé une véritable composition et il ne cesse d'améliorer son texte. La preuve en est dans les additions qu'il enverra les mois suivants : deux pages le 27 février, deux autres le 18 mars, et une le 5 avril. Le travail n'est jamais fini. Il y aura d'autres additifs fin novembre et encore plus tard. La copie a été expédiée par tranches. Le dernier envoi est du 27 février 1914.

Le Dictionnaire des noms propres

Le 18 février, il se met à rédiger le dictionnaire des noms propres. Le travail est plus simple. Il sera terminé le 23 avril, soit un peu plus de deux mois plus tard. C'est le sergent Malraux qui a dessiné les cartes jointes au dictionnaire des noms propres. Il n'envoie plus de corrections au dictionnaire abrégé car il le croit chez l'imprimeur et donne déjà les adresses auxquelles il faudrait faire envoyer le livre. Dans les mois suivants, il souhaitera que l'impression soit retardée car, tant que le lexique complet n'est pas terminé, il y aura des corrections à faire pour rendre conformes les deux ouvrages.

Après le 23 avril, il a écrit plus de vingt lettres, lu et corrigé le livre de Gardel sur les Touaregs de l'Ajjer²⁶. De la bibliographie faite par Gardel il a recopié les titres qui ne sont pas dans sa bibliothèque pour se les procu-

26. *Les Touaregs Ajjer*, publié seulement en 1961 aux éditions Baconnier par l'Institut des recherches sahariennes.

rer. Il a préparé aussi une note de grammaire sur les noms d'instruments et d'états.

Il revient sur le problème de l'anonymat : Motylinski ou Anonyme : « *Il me semble bien qu'on peut le mettre [le lexique abrégé] sous le nom de notre cher Motylinski ; il était convenu entre lui et moi que je lui enverrais mes vocabulaires français-touareg et touareg-français et qu'il les publierait sous son nom, après en avoir revu la forme. Les textes en prose, qui paraîtront un peu plus tard, sont entièrement son œuvre [on a vu comment cela était faux], il y a avantage, semble-t-il, à ce que tout paraisse sous un même nom, ce qui fixe les idées, puisqu'en somme cet ensemble de documents forme un tout. Sans son voyage, sans la promesse que je lui avais faite de lui envoyer mes lexiques et tous les documents dont il aurait besoin, sans sa mort hélas, je n'aurais jamais rien publié, connaissant mon manque de préparation et de connaissances spéciales. J'ai été entraîné petit à petit par les promesses que je lui ai faites ; il m'avait demandé des poésies, cela m'a forcé à en collectionner ; leur traduction a accru le lexique de mots nouveaux et m'a fait voir l'incorrection de notre grammaire et de notre lexique primitif ; cela m'a conduit à refaire la grammaire, à refaire le lexique, à changer toute l'orthographe ; cela m'a jeté dans ce travail où je suis encore. C'est donc bien à lui que sont dues toutes ces publications, et je crois qu'on peut en conscience les mettre sous son nom. Il y a cependant une chose qui pourrait empêcher de les mettre sous son nom, c'est si elles n'étaient pas dignes de lui, auquel cas il vaudrait évidemment mieux les publier sous l'anonyme » (lettre à René Basset le 11 mai 1914).*

René Basset ignorait ce que Charles de Foucauld avait écrit avec véhémence au père Guérin le 15 janvier 1908, alors même qu'il était à bout de force : « *Mon très cher Père, jamais, jamais, jamais, je ne permettrai que rien ne soit publié sous mon nom de mon vivant, et je défendrai formellement qu'on le fasse après ma mort... Ce ne sont pas ces moyens-là que Jésus nous a donnés pour continuer l'œuvre du salut du monde... [et, en post-scriptum à cette très longue lettre, il avait rajouté :] Il va sans dire que je tiens absolument, formellement à ce qu'on ignore la part que j'ai prise au petit lexique, etc., qui paraissent parmi les œuvres de Motylinski. Je regarderais comme très mal, tout en faisant paraître les choses sous son seul nom, de laisser dire que j'y ai bonne part. J'ai donné à Motylinski ces petits riens de son vivant : c'est à lui, c'est sa propriété... Pardonnez-moi... de revenir là-dessus. Moine, mort au monde, je tiens à l'être complètement... »*

Le Lexique complet

Le 8 mai, il commence la rédaction du lexique complet. Grâce à ses carnets on peut suivre son travail puisqu'il note, à la fin de chaque mois, à quelle page il en est. Le démarrage a été rapide : 150 pages en mai pour trois semaines à peine. En juin : 150, et en juillet : 80 seulement, ce qui lui fait dire

après coup : « *En juin et juillet je n'ai pas été bon à grand-chose comme travail.* » Il regrette de ne pas être allé travailler à l'Asekrem où il a dû se rendre rapidement en quatre jours (pour aller chercher un tabernacle) profitant d'accompagner des officiers. Mais, en août, il rattrape le temps perdu. Arrive alors la nouvelle de la déclaration de la guerre. Le rythme se maintient jusqu'en novembre. Encore une fois, la maladie va le ralentir. C'est de nouveau le scorbut. Le docteur Vermale vient à son secours et il est vite remis.

Le 24 juin 1915, la copie du lexique est achevée. Il lui faut un mois entier pour en refaire la lecture. Il n'a pas fait de copie d'un second exemplaire. Le texte diffère souvent du premier en douze carnets et il doit parfois rédiger au fur et à mesure. Découvrant une nouvelle extension du sens d'un mot, il doit corriger une page écrite. Cette copie est faite sur des feuilles volantes, aussi peut-il facilement refaire entièrement une page et rajouter des lignes supplémentaires en serrant l'écriture, sans avoir à changer la pagination. L'avertissement présente six pages d'abréviations et de sigles qui rendent la lecture difficile pour le non-initié, mais auxquels on s'habitue très vite. En appendice, sur 30 pages, il ajoute les 260 types différents de conjugaison des verbes réguliers primitifs et dérivés, en donnant pour chaque type ce qu'il est nécessaire et suffisant de connaître, et un tableau des 17 verbes irréguliers.

On peut constater que la lettre grecque ρ, indiquant qu'un verbe à l'impératif perd la voyelle zéro précédant la consonne finale dans certaines situations, a été ajoutée au texte déjà écrit. C'est donc après avoir terminé entièrement la rédaction qu'il a rajouté ce sigle à certains verbes en relisant tout le lexique. Il semble que ce soit la dernière précision apportée à cet ensemble impressionnant.

Les Poésies touarègues

La copie des poésies touarègues commence le 25 juillet 1915. Elle sera terminée le 28 novembre 1916, deux jours avant sa mort. Plusieurs notes dans ses papiers nous montrent qu'il continue à préparer la grammaire. Lui-même signale une interruption dans la copie des poésies à la fin du mois de février 1916 pour se remettre à la grammaire et réviser ce qu'il a déjà écrit. C'est peut-être à ce moment qu'il a rajouté le sigle ρ dans le lexique complet. Ces notes de grammaire ne portent pas spécialement sur le verbe mais sur la place des particules d'éloignement et de rapprochement **ed** et **in** par rapport aux verbes (fait entre le 1^{er} mars et le 2 avril), les particules du futur, divers points de grammaire, un résumé sur l'élosion des sons voyelles initiaux et finaux (noté le 18 avril), etc.

Les 6 000 vers de poésies avec traduction mot à mot, traduction explicative et traduction en bon français sont présentés avec une introduction historique pour chaque pièce et souvent des indications sur l'auteur. Une table chronologique des poésies historiques a été préparée mais n'a pas été éditée.

Peut-être ne l'avait-il pas encore recopiée pour la joindre aux feuilles prêtes pour l'imprimeur. L'introduction générale avec toutes les explications sur la composition du livre, les meilleurs poètes, les récitations, chants et instruments de musique et surtout les pages sur les différents airs de chants et rythmes en fait une œuvre particulièrement remarquable.

L'œuvre interrompue

Il pensait revoir les textes touaregs en prose une dernière fois et c'est donc la copie inachevée, qu'il gardait à Tamanrasset, qui a été envoyée à René Basset. Ces textes seront publiés sans traduction en 1922, précédés d'une introduction où l'on peut relever quelques erreurs. Il n'est pas facile d'écrire l'histoire à partir des témoignages les plus directs comme celui-ci quand l'auteur transforme trop facilement la réalité. Ainsi, il est faux de dire que le manuscrit n'était pas complet. L'auteur devait seulement harmoniser l'orthographe avec les autres livres et corriger un certain nombre de fautes. Contrairement à ce qu'il laisse entendre, René Basset ne connaissait pas Charles de Foucauld au moment de la mort de Motylinski. Ce n'est que plus tard qu'ils se lièrent d'amitié. Comme nous l'avons vu, René Basset n'a rien envoyé des papiers de Motylinski, sinon quelques textes réclamés plus tard par Charles de Foucauld, qui avait tout noté et pris plus de notes que Motylinski. Des textes de Motylinski, il ne reste rien en réalité. Tous ont été refaits complètement, d'abord avec Ben Messis et une seconde fois avec Ba-Hammou. Il est également faux de dire que Charles de Foucauld avait l'intention d'y joindre une traduction. Il avait demandé expressément à René Basset de s'en charger et celui-ci reçut, en même temps que les textes, leur traduction mot à mot envoyée par le capitaine de La Roche.

Il faut préciser enfin que l'auteur des dictionnaires et des poésies envoyait au fur et à mesure ses notes de grammaire, non pour une publication, mais pour qu'un grammairien en fasse une vraie grammaire. On s'étonne que René Basset ait publié en priorité, dès 1920, ces notes incomplètes qui auraient dû lui servir à essayer de faire une grammaire touarègue comme le lui avait demandé Charles de Foucauld.

Malgré son interdiction, tout sera publié sous le nom de Charles de Foucauld par René Basset puis par André Basset. Le premier s'en est expliqué dans l'introduction : « *Sa mort m'a dégagé de ma promesse et je puis lui rendre ouvertement la justice qui lui est due.* »

*

**

En retraçant l'itinéraire de son exploration linguistique, nous avons vu apparaître chez Charles de Foucauld diverses perspectives. Il en est sur les-

quelles nous n'avons pas à revenir, c'est, d'une part, sa volonté d'en finir au plus vite avec ce travail qui s'impose à lui, un peu malgré lui et, d'autre part, sa détermination absolue en ce qui concerne l'anonymat de l'auteur. En revanche, il est utile de reprendre en conclusion les étapes de l'évolution des motivations qu'il s'est données en faisant ce travail.

Au début, il s'agissait de « *pouvoir parler avec tous* ». Dans un deuxième temps, la traduction des textes sacrés manifeste bien la forme d'esprit du missionnaire débutant et la touchante naïveté d'une foi communicative.

Mais très vite, dès le second voyage, la volonté de fournir à d'autres un instrument pour apprendre la langue va dominer et cela l'amènera à produire un premier livre. Le choix des textes à traduire, les phrases notées, les proverbes relevés pendant cette première période manifestent bien sa motivation initiale. Il s'agit de parler avec tous, mais avant tout de savoir exprimer ce qu'il a à dire, ce qu'il veut expliquer et faire comprendre.

La présence de Motylinski inaugure une nouvelle perspective. Il ne s'agit plus de traduire pour dire aux Touaregs ce qu'il veut leur dire, mais d'écouter ce qu'ils ont à dire. Ce sera la collecte des textes en prose parlant de leur vie et de leur histoire. Ce sera surtout la longue transcription des poésies, des proverbes et des contes.

En faisant cela, il s'aperçoit qu'il ne suffit plus de donner à d'autres le moyen d'apprendre la langue, bien que ce but demeure premier et immédiat, il s'agit de faire connaître une littérature, une tradition, des sentiments. Il faut fournir un ensemble le plus complet et le plus parfait possible pour faire connaître le meilleur d'une civilisation dans sa forme la plus élaborée. Mais cela ne peut se faire sans un souci permanent de vérité et de perfection. Là se retrouvait pleinement le tempérament d'un homme qui ne peut pas faire les choses à moitié et dont l'esprit scientifique transparaît dans les moindres détails.

Quelle chance pour l'humanité s'il s'est laissé prendre par son travail avec une passion qui semble inexplicable à court terme ! Sans en référer d'abord à la dimension mystique, qui certes expliquerait facilement le dynamisme de sa vie, nous pouvons nous en tenir à la perspective très humaine dans laquelle s'enracine toute vie spirituelle et reconnaître que « *le respect d'une langue dans une parfaite objectivité, comme le respect de la pensée ou des mœurs étudiées dans leur contexte propre, est la voie la mieux appropriée pour comprendre en profondeur un peuple et sa culture* » (Louis Gardet).

Son but premier était d'entrer en contact avec des gens différents de lui. Il était venu pour nouer des relations avec des gens qui lui paraissaient très éloignés de tout ce qui faisait son monde. Ce travail l'a mis en relations étroites avec beaucoup, très intimes même avec quelques-uns, aussi bien dans le monde touareg qu'avec ceux qui ont collaboré avec lui à distance, même ceux, plus d'une dizaine, qui n'ont pas donné suite à ses appels. Il aurait voulu surtout que son travail facilite la communication directe sans le truchement des

interprètes et sans l'intermédiaire d'une troisième langue mal parlée par les uns et les autres (ce sont les administrateurs militaires français des Affaires indigènes qui, en utilisant l'arabe, ont poussé les Touaregs à s'arabiser).

Ainsi cette œuvre linguistique est la manifestation la plus éloquente d'une volonté de rapprochement par la connaissance des autres. Elle révèle surtout la puissance de travail d'un homme à qui le courage ne manquait pas, sa capacité d'écoute attentive des autres pour connaître l'essentiel de leur culture et sa volonté d'être utile en la faisant connaître. Cette volonté n'a d'égale, nous l'avons vu, que celle de ne pas apparaître et de se cacher sous le nom d'un autre. Volonté non respectée après sa mort, mais volonté qui reste significative d'une recherche autre que celle de la gloire personnelle, qui aurait pu être l'explication de cette réalisation surhumaine.

Aussi, au terme de ce parcours, si nous avons conscience de mieux connaître les étapes, les conditions et les motivations de ce travail, nous devons reconnaître aussi que nous n'avons pas vraiment la réponse aux questions du début et que toutes les péripéties de cette aventure n'expliquent pas ce qu'on a pu appeler *un vrai miracle linguistique*.

ANTOINE CHATELARD

ANNEXE

J F M A M J J^{vac} A S O N D

1904

Débuts et Traductions

1905

GRAMMAIRE - LEXIQUE F.T.	
F.T. + Traductions	T. T. P. avec Matytsinski
GRAM.-LEXIQUE-POESIES avec Ben Messis	seul
T. T. P. POESIES avec Ben Messis	

1906

1907

1908

I
PREPARATIONS

1909

PROVERBES - T.T.P.	
T.T.P. - GRAMMAIRE	LEXIQUE T.F. 12 cahiers
LEXIQUE T.F. 12 cahiers	
LEXIQUE T.F. 12 cahiers	

1910

1911

1912

II
COMPOSITIONS

1912

ABREGE		ABREGE
ABREGE copie	DICTIONNAIRE T.F.	ABR. copie
DICTIONNAIRE T.F.		POESIES
POESIES		

1913

1914

1915

1916

III
REDACTIONS

J F M A M J J^{vac} A S O N D

Les hachures marquent les absences et voyages sans travail.

F.T. = Français-Souareg
T.F. = Souareg-Français
T.T.P. = Textes Souareg en prose